RENÉ CHAMBRY

La Vérité sur Louvain



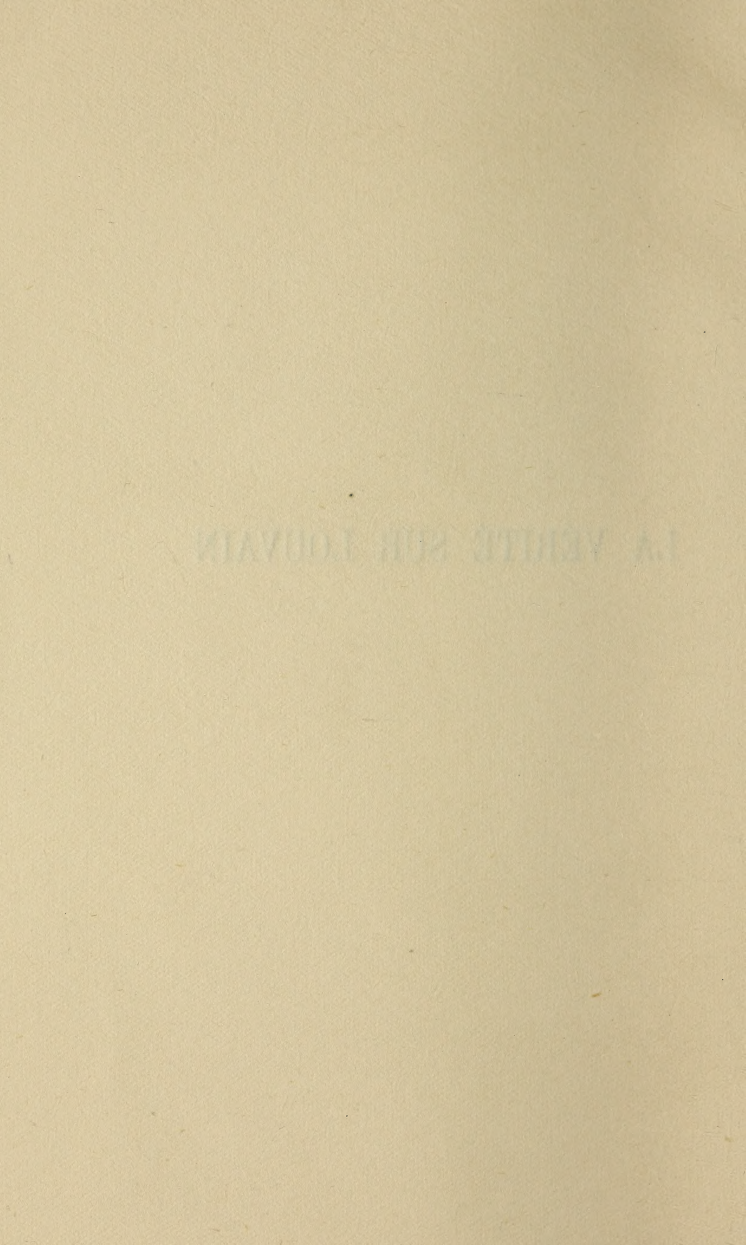
PARIS, PAYOT & Cie, 1915



50 ct.



LA VÉRITÉ SUR LOUVAIN



RENÉ CHAMBRY

La Vérité sur Louvain

AVEC UN AVANT-PROPOS
DE
M. LE PASTEUR GIRAN

PARIS
LIBRAIRIE PAYOT & Cie
46, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 46

AVANT-PROPOS

Ce récit est un témoignage de bonne foi. M. René Chambry l'a puisé à une source sûre, et c'est sans recherche littéraire, avec l'unique souci d'une scrupuleuse exactitude, qu'il l'a transcrit. Ceux qui l'avaient lu déjà dans *l'Echo belge* d'Amsterdam, regrettaient qu'il ne fût pas publié en brochure ; la librairie Payot, en décidant d'en réunir les feuilles éparses, a répondu au vœu d'un grand nombre. Je connais la pensée de ceux qui ont pris l'initiative de ce projet, et si je m'y associe d'une façon directe, c'est parce que je le sais exempt de toute passion, de tout parti-pris, de toute animosité, de tout désir de nuire. Il n'y a rien ici qui se rapproche de cette satisfaction mauvaise que les Allemands appellent « Schadenfreude ». C'est un sentiment contraire qui nous anime : on comprend, en effet, aisément, que ce ne soit pas sans tristesse qu'on édite un récit de

cette nature, et qu'on met en cause une grande nation où l'on compte tant de maîtres vénérés et tant d'amis personnels ! Mais il est des publications qui s'imposent comme de douloureux devoirs.

Aussi bien, nous sommes de ceux qui font encore confiance à la conscience allemande. Nous refusons de croire qu'elle se soit abolie dans l'acceptation aveugle des pires choses et des justifications les plus futiles. Elle a protesté. Elle proteste journellement contre toutes les violations du droit des gens qu'on lui présente comme indiscutablement établies. C'est même parce qu'elle est toujours vivante et impérieuse qu'elle se refuse à admettre comme prouvés des faits qui lui paraissent impossibles. *Elle ne sait pas.* Et tant qu'elle n'a pas à sa disposition les éléments du tragique problème, personne n'a le droit de l'accuser de complicité. Tant que le voile d'erreurs qu'on a tissé devant elle, tant que le bandeau de suspicion qui l'aveugle subsistent, il faut lui faire crédit. C'est de cette confiance que s'inspire notre initiative. Notre plus vif désir est de lui apporter quelques-uns des éléments qui lui manquent. Et cela nous le faisons, non seulement en toute loyauté, mais dans un sentiment de haute solidarité humaine

et avec la certitude que, le *jour où la conscience allemande saura*, tous ceux qui avaient mis en elle de vivants espoirs la retrouveront telle qu'ils l'ont connue.

Mais le désir des éditeurs est aussi d'apporter une modeste contribution à l'histoire des tristes mois de guerre qui ont marqué si douloureusement la fin de 1914. On ne trouvera pas, dans ce récit, des faits qui, présentés dans un cadre d'horreur, se proposent de soulever l'indignation des foules : ce sont des impressions, des notes très simples et très discrètes qui, nées au jour le jour, ne tirent leur valeur que des faits mêmes qui les ont fait naître. En vain, on y chercherait un récit d'ensemble, systématique et concret. Il n'a pas de si hautes visées : c'est un simple témoignage, personnel et direct, concernant un des multiples épisodes de la terrible tragédie qui se joue à nos frontières.

C'est à ce titre qu'il nous intéresse, et nous aimons à dire à M. René Chambry combien il a été bien inspiré en lui laissant ce caractère.

E. Giran, pasteur.

LA VÉRITÉ SUR LOUVAIN

Le mardi 18 août, au soir, un calme impressionnant s'appesantit sur Louvain. Après avoir été tremblante de fièvre patriotique et toute sonore du passage des vaillants soldats belges, la ville brusquement se trouvait vide, silencieuse, comme endormie. Des masses de Louvanistes avaient fui, par les routes de Bruxelles et d'Anvers. Dans le courant de la journée, des coups de canon avaient été comme le dernier adieu de cette héroïque armée dont nous avions hébergé l'arrière-garde et que nous avions appris à connaître et à aimer.

La nuit fut donc calme. Mais le lendemain, comme un coup de tonnerre, l'armée allemande foulait notre pavé. L'entrée s'était faite de trois côtés à la fois, par la porte de Tirlemont, la porte de Diest et la rue de Malines. A l'intersection du boulevard de Jodoigne et de la chaussée de Tirlemont, trois soldats belges veillaient encore.

Deux d'entre eux, devant les forces allemandes qui grossissaient dans le lointain, se retirèrent vers Tervueren. Le troisième, brave jusqu'à la folie, préféra la mort à la retraite. Un coup de feu vint bientôt l'abattre !...

Les uhlans avançaient toujours, avec prudence. L'un d'eux, carabine au poing, parvint jusqu'aux premières maisons de la rue des Joyeuses-Entrées et, remarquant que tout était calme, cria à ses camarades : « Alles ist frei ! » Alors commença le défilé d'une nombreuse cavalerie, tandis que par la rue de la Station, fifres et tambours scandant la « Wacht am Rhein », l'infanterie faisait son entrée.

On racontait que, devant les vainqueurs, marchaient quelques prisonniers belges. Je n'oserais l'affirmer, n'ayant pas voulu assister à un défilé qui nous broyait le cœur. Peu de Louvanistes, d'ailleurs, en furent les témoins.

Les habitants des rues choisies par les envahisseurs pour leur « Parade-Marsch », avaient clos leurs volets, mus par un même sentiment patriotique. Et les autres, accablés, étaient restés chez eux.

Je crois utile de préciser ici un fait de la plus haute importance. L'administration communale,

avant l'entrée du premier Allemand, avait sommé les habitants de remettre à l'Hôtel de Ville les armes qu'ils auraient pu détenir. Nul ne s'était soustrait à cet ordre. La preuve en sera faite aisément. Aussi bien, les gardes civiques avaient-ils été désarmés et licenciés. Quelques courageux gardes se refusèrent à mettre bas les armes et rejoignirent leurs collègues d'Anvers qui, pensaient-ils, seraient appelés à coopérer à la défense du pays.

Voici donc les envahisseurs dans la place, installés en maîtres à l'Hôtel de Ville. Les autorités civiles, qui n'avaient pas déserté leurs postes, proposèrent aux officiers allemands de mettre les casernes et les écoles à leur disposition. Ceux-ci refusèrent net. Ils exigèrent que la troupe fût logée chez l'habitant, et le collège échevinal n'eut qu'à s'incliner.

Nous habitions rue Léopold, au cœur même de la ville, et bientôt nous devions faire connaissance avec les premiers Allemands. Sur le coup de 8 heures, un formidable coup de sonnette retentit. Comme nos futurs hôtes trouvaient, sans doute, que nous tardions à ouvrir, un coup de crosse vint ébranler la porte. Un officier, qui

tempêtait sur le trottoir, nous cria : « Logement pour 50 hommes. » Il n'avait aucun billet de logement, mais toute discussion était inutile : il fallait se soumettre. Cinquante soldats, comme si notre maison était une caserne ! Mon père persuada l'officier de l'impossibilité où nous étions de loger 50 hommes et nous convînmes d'en prendre 25, dont 4 sous-officiers. L'officier accepta et, revolver au poing, entra dans la maison dont il visita chaque chambre en détail : « Wenn es nicht gut geht, alles kaput ! » Telle fut sa conclusion.

Notre maison est vaste, sans être une caserne, comme je le disais. Mais l'officier ne voulait pas que ses hommes couchassent dans l'arrière-maison ; ils devaient être logés dans les cinq chambres disponibles. Par chance, les sous-officiers étaient aimables. « Allez tranquillement vous coucher, nous dirent-ils. Une sentinelle veillera à la porte de la rue, qui doit rester ouverte. » Aucun de ces 25 hommes ne parlait le français.

Nous leur donnâmes de quoi se laver, et toute la nuit nous leur servîmes du café, du pain, de la viande. A tout instant, les soldats disaient : « Die Belgen sind unsere Kameraden, aber die

Franzosen nicht ! » Et ils ajoutèrent : « Nous allons directement à Paris. »

Nous n'avons donc eu aucun sujet de nous plaindre. L'un de ces soldats, cependant, avait été piller la cave d'un voisin ; il était revenu avec plusieurs bouteilles de vin. Car en ville, les portes de plusieurs maisons inoccupées avaient été enfoncées, les caves vidées et, en guise de remerciements, on trouva le lendemain des ordures dans tous les coins.

Nos hôtes partirent donc le jeudi matin, à 7 heures, en nous remerciant. Nous allions vivre tranquilles durant à peu près six jours.

Il restait une garnison assez importante, et les rapports entre civils et militaires étaient corrects. Nous n'avions plus à loger d'Allemands, quoique ceux-ci, refusant les locaux offerts par l'administration communale, casernes ou écoles, continuassent de vivre chez les particuliers, notamment place du Peuple, chez Mme D. (au coin de la rue Léopold que nous habitions), et chez les Pères de la rue de la Station où devait être descendu vraisemblablement quelque grand personnage, car la porte de l'immeuble était flanquée de sentinelles.

De nombreuses troupes, venues en droite ligne d'Allemagne, continuaient inlassablement de défiler. Généralement, elles arrivaient le soir, passaient la nuit à Louvain et se remettaient en marche le lendemain matin. Tous les soldats payaient régulièrement ce qu'ils achetaient. Seules, les réquisitions officielles devenaient chaque jour plus pressantes, plus nombreuses et souvent même il était impossible d'y satisfaire. Les officiers arrêtaient et réquisitionnaient dans la rue toutes les voitures transportant des vivres et s'emparaient des chevaux. La Kommandatur s'était installée à l'Hôtel de Ville. Le bourgmestre Colins, retenu au lit par une sérieuse indisposition, se vit gratifier de la présence d'une sentinelle. Des otages avaient été pris, parmi lesquels M. Schmit, échevin de l'instruction publique, le sénateur Van der Kelen, etc.

Nous continuions à prendre en patience notre mal, — j'entends cette occupation militaire qui allait droit au cœur de tous les patriotes. Nous espérions de toutes nos forces que les alliés viendraient nous délivrer. Chacun, à Louvain, attendait le secours des Français qui avaient tant tardé à venir à l'aide des Belges, faute de n'être

pas préparés à cette guerre inattendue. Malheureusement, il n'en fut rien...

Le lundi 24 août — je l'affirme sous la foi du serment, — Mme B., domiciliée rue de la Station, vint nous avertir que : « Nous allions recevoir de nouvelles troupes, composées de mauvais sujets. Certains d'entre eux, même, ajouta-t-elle, n'auraient pas entièrement purgé les peines de prison auxquelles ils avaient été condamnés ! »

D'où tenait-elle ce renseignement, je l'ignore, mais cette phrase, après le sac de la ville, allait me revenir à l'esprit et me poursuivre obstinément. Elle est comme une preuve irréfutable de la préméditation allemande.

Le mardi 25, à la tombée du soir, des troupes fraîches pénétrèrent rue de la Station, fifres et tambours en tête, ainsi que d'habitude. Un fort détachement remonta la rue Léopold. Les fusils disposés en faisceaux, les soldats vinrent réclamer logement et nourriture. Un sous-officier et 16 hommes se présentèrent chez nous. Nous leur offrîmes la même hospitalité qu'à ceux de leurs frères d'armes qui nous avaient quittés six jours auparavant.

Leur chef se montra particulièrement aimable.

Il s'exprimait en un français correct, appris à Bruxelles. Vers 7 heures, mon père et mon frère leur servaient le souper, lorsqu'un coup de sifflet strida. « L'alarme ! » dirent les hommes. Ils se levèrent en hâte et bouclèrent leurs ceinturons. L'un d'eux qui semblait peu disposé à abandonner une table convenablement servie, mettait peu de zèle à se préparer. Il essayait, manifestement, de rester en arrière. Le sous-officier, en prenant congé, nous dit : « Nous devons partir en hâte ; on a sonné l'alarme. Je crois que les Français sont là ! » Sur le pas de la porte, il se retourna et, s'adressant à mon père, lui cria : « Adieu ! Nous ne nous reverrons sans doute jamais plus ! »

Par le soupirail de la cave, nous pouvions observer les mouvements de la rue. Les soldats avaient pris leur place dans les rangs et attendaient. L'attente fut même assez longue, puisque l'un d'eux nous pria de donner du lait à un petit chien, recueilli sur la route de Tirlemont.

A 8 heures, exactement, une violente fusillade crépita. J'ai appris, par la suite, que des coups de fusil étaient partis dans plusieurs rues, à la même heure.

Les soldats campés rue Léopold prirent aussitôt la fuite, à toutes jambes. De notre cave, nous les vîmes courir à perdre haleine.

Malheureusement, la fusillade continuait. C'était un vacarme insensé. Rue des Joyeuses-Entrées, de la porte de Tirlemont à la rue Marie-Thérèse, les coups de feu claquaient sans interruption. Les balles dirigées contre les maisons s'applatissaient aux murailles, traversaient les volets et les portes. Des gens qui étaient paisiblement à table tombèrent, blessés. Une femme qui venait d'accoucher et que son mari transportait à la cave, croyant à un bombardement des alliés, fut tuée sur le coup.

Nous, nous étions littéralement terrorisés. Nous nous imaginions, d'après le dire des soldats, que les Français avaient réussi à pénétrer dans la ville et qu'on se battait dans les rues. Tout à coup, nous entendîmes un long coup de sifflet suivi d'un roulement prolongé dont nous ne pûmes déterminer la nature. Mon frère et moi, nous quittâmes la cuisine-cave où nous nous étions réfugiés, et montâmes au premier étage.

Une lueur d'incendie éclairait nos chambres.

A la fenêtre, on aurait pu facilement lire un journal : le bloc de maisons formant le coin de la rue de la Station et de la place Juste-Lipse, flambait. Nous nous précipitâmes aux étages supérieurs. De quelque côté que nous regardions, des flammes s'élevaient, des colonnes de fumée montaient vers un ciel déjà pourpre.

L'incendie faisait rage. Il avait été allumé par ordre, c'est indéniable. Plusieurs personnes avec lesquelles j'ai pu m'entretenir par la suite ont, comme moi, constaté que le feu était porté dans les maisons avec méthode. C'était systématique, prémédité. Un coup de sifflet, et les incendiaires commençaient. Il était évident que le cœur même de la ville devait être anéanti. Le résultat fut du reste atteint, et les ruines, dans leur tristesse, en sont aujourd'hui le poignant témoignage.

Au coin de la rue de la Station habitait M. David Fisbach de Malacorp (on en a trop parlé pour que je taise son nom), vieillard de 82 ans, homme de bien, qui, peu de jours auparavant, avait remis à la Croix-Rouge un don de 10,000 francs. Il avait logé chez lui des officiers allemands. Malgré ses protestations, il fut arraché

de son lit, traîné dans la rue. M. David Fisbach fut obligé, adossé à la statue de Juste-Lipse, de rester les bras levés, tandis que sa maison devenait la proie des flammes.

On jugea sans doute son supplice insuffisant, car il fut frappé à coups de baïonnettes, puis fusillé. Ce que cet homme a souffert, m'a-t-on dit, est inimaginable ! Le fils de M. Fisbach, à son tour, tomba sous les balles, et l'un des domestiques, réfugié dans la cave, mourut asphyxié !

Ce jour-là, tous ceux qui, affolés, quittaient leurs maisons, y étaient rejetés à coups de crosse ou mis à mort, sans discussion. La fusillade n'avait pas cessé un seul instant et l'incendie continuait son œuvre de destruction.

Toute cette nuit, nous l'avons passée dans notre cuisine-cave, en proie à une frayeur compréhensible. Ceux qui n'ont pas vécu ces heures-là ne peuvent s'imaginer combien tragiques, douloureuses, épouvantables ! Le bombardement d'une ville sème la mort, renverse, fracasse, incendie. C'est un ennemi invisible dont les coups sont terribles mais attendus, et ceux qui refusent de quitter leur maison dans de telles

circonstances ont longuement pesé les dangers : ils savent ce qu'ils ont à faire.

Nous, à Louvain, nous ignorions tout ! Fallait-il sortir ? Fallait-il se cloîtrer chez soi ? L'incendie allait-il gagner nos murailles ? Que se passait-il ? Un combat entre Français et Allemands, croyions-nous ! Bref, nous étions dans un état d'esprit indescriptible.

Place du Peuple — il y reste deux maisons, l'une inoccupée et habitée précédemment par M. M., ex-receveur communal, l'autre par l'huissier H., — place du Peuple, dis-je, l'incendie commença chez le notaire B. de R., qui avait, lui aussi, hébergé des Allemands et les avait traités correctement. A quoi dut-il d'avoir la vie sauve ? A ce que sa femme, lorsqu'il fut question de les passer tous deux par les armes, eut la présence d'esprit d'aller chercher ses enfants. « Eux d'abord », dit-elle froidement. Les Allemands hésitèrent un instant ; ils n'osèrent pas, calmement, de sang-froid, mettre à mort l'un après l'autre ces pauvres petits. Mais la famille B. de R. reçut l'ordre de quitter la maison, de se rendre sur le terre-plein de la place où, accablée, elle dut assister, impuissante, à l'anéantis-

sement d'un immeuble que tant de souvenirs lui rendaient cher ! Même, à un moment donné, un soldat s'approcha d'un des enfants et lui dit : « Sehen Sie gut, das ist ein Feuerwerk ! » (Regardez-bien, c'est un feu d'artifice.)

Le pharmacien Sch., lié à un arbre face à sa maison en feu, fut menacé sans cesse d'être passé par les armes...

Un habitant fut témoin des pillages commis par les Allemands. Je ne le citerai pas, afin de ne pas lui attirer de représailles, car il est resté au pays. Toutefois je tiens son nom à la disposition de la Commission d'enquête. Caché, avec l'un de ses enfants, dans ses caves — qui sont énormes — (les pillards ne pouvaient pas les apercevoir), il vit distinctement les soldats voler son vin. Ceux-ci cherchèrent longuement, notamment les bouteilles de vin de Champagne, sans parvenir à les trouver. Au cours de la première nuit, toute la place du Peuple, qui est fort grande, n'a pas été la proie des flammes. Les maisons du côté de la rue Léopold étaient encore intactes le jeudi matin.

Dans notre cave, silencieux, anéantis, nous désespérions de voir cesser l'incendie et le tapage !

Mon frère nous rassurait : « Demain, disait-il, nous pourrons arborer à nouveau le drapeau national (car partout les couleurs belges avaient été retirées avant même l'entrée des premiers Allemands, le 19 août), puisque les Français seront vainqueurs. »

Mais un pressentiment me poursuivait. Je commençais à comprendre que les Allemands mettaient le feu à la ville et fusillaient les habitants, l'un après l'autre.

Le mercredi 26 août, au matin, un soldat allemand, accompagné d'un agent de police et précédé d'un tambour, parcourut les rues, à un des rares moments d'accalmie. Il faisait office de crieur public, annonçant :

« Personne ne doit quitter la ville. Il n'y a plus de danger : on ne brûlera plus ! Mais la garde civique doit se réunir à 2 heures de l'après-midi. »

Peu après, la fusillade recommençait, ce qui ferait croire que, parfois, les soldats agissaient à leur guise. Mon frère, qui était garde-civique, voulut aller consulter un ami. Il dut bientôt rebrousser chemin. On tirait, en effet, de tous les côtés à la fois et il paraissait matériellement

impossible de passer. Deux camarades lui dirent qu'on avait convoqué la garde civique pour enterrer les victimes de cette tuerie. Il rentra un instant, décidé, malgré tout, à se rendre à l'appel. Notez que tous les gardes étaient en civil et sans armes. Mon frère nous souhaita l'au-revoir et nous quitta. Depuis, nous ne l'avons plus jamais revu. Il a été emmené en captivité en Allemagne.

Les gens, tous les gens, étaient comme fous. La fusillade, l'incendie, l'incertitude d'événements qu'on essayait vainement de comprendre, l'incohérence des ordres donnés aux soldats allemands et qui se manifestait tantôt par l'accalmie la plus complète, tantôt par une recrudescence dans le meurtre et la destruction, nous affolaient littéralement.

Le boulevard de Tirlemont, la plus grande partie de la rue de la Station, de la place du Peuple, la place de la Station, les Halles et la Collégiale de St-Pierre continuaient de brûler. Il faut croire que le résultat auquel visaient les Allemands n'était pas atteint, car (un exemple entre cent) la maison de l'infortuné M. David Fisbach ne flambant plus (peut-être les murs insuffisamment calcinés cachaient-ils des indices

révélateurs), fut arrosée de benzine. L'incendie reprit de plus belle. C'est la preuve que la destruction de la ville n'a pas été le résultat d'un ordre spontané qui devait seulement épouvanter la population. Non ! Il fallait systématiquement, avec méthode, procéder à l'anéantissement des foyers, emmener en captivité à Munster-Lager vieillards, femmes, enfants et fusiller ceux qui, pour échapper aux flammes, croyaient trouver leur salut dans la fuite.

Ça, c'est de l'histoire que nul, en Allemagne, ne pourra nier! Les preuves, les Commissions d'enquêtes, de quelque nationalité qu'elles soient, les recueilleront en masse. Ainsi, la mort et le feu continuaient leur œuvre. Devant notre maison, des soldats défilaient sans cesse, tiraillant de droite et de gauche, suivant leur bon plaisir. Une figure effrayée se montrait-elle aux croisées, aussitôt une grêle de projectiles sifflait, atteignant parfois le but. Les morts ne se comptaient plus.

Le jeudi 27, à 8 heures du matin, l'une de nos voisines, M[me] Van A., vint nous trouver, affolée, sanglotant et criant : « Les Allemands ont pris mon mari ! Les Allemands ont pris mon mari ! » Nous parvînmes à la calmer un instant. La mal-

heureuse nous fit alors le récit de son calvaire : partie la veille avec sa famille, elle s'était dirigée vers la gare dans l'espoir d'échapper à l'incendie qui menaçait sa maison.

Après avoir passé la nuit dans la station, littéralement parquée, sans pouvoir ni dormir, ni se coucher, ni s'asseoir, parmi une foule compacte, véritable troupeau humain, que les soldats menaçaient de mort, elle avait été tout à coup séparée de son mari. Ordres formels : d'un côté les hommes, de l'autre les femmes. Cette malheureuse vécut donc d'inoubliables heures, pleurant, suppliant, se traînant aux genoux des soldats inflexibles. Elle appréhendait pour son époux un sort affreux, car place de la Gare il y avait des cadavres que les flammes caressaient de leurs rouges reflets. De plus, des gens étaient près d'elle, venant de Blauwput où eut lieu un véritable carnage. On avait placé les hommes en rangs et le sixième de chaque rang, saisi de force, était fusillé aussitôt sous les yeux de ses parents, de ses amis. Dans la gare, des malheureux, sans rime ni raison, étaient embarqués de force dans des vagons à bestiaux qui s'en allaient Dieu sait où ! Aucune récrimination n'était admise : « Man hat geschos-

sen ! » telle était la phrase que les soldats répétaient, comme s'ils eussent ordre de la dire sans cesse. La souffrance de tous était atroce ; l'incendie dévorait les maisons de plusieurs d'entre eux ; des femmes avaient vu fusiller leurs maris ; des maris s'étaient trouvés brusquement séparés de leur femme dont ils ignoraient le sort. Et tout ce pauvre monde sanglotant, hébété, endurant mille tortures, était contraint de se taire, car les fusils, baïonnettes aux canons, menaçaient et les uns et les autres.

« Ce que j'ai souffert, conclut Mme Van A., mais c'est à en devenir folle ! »

Nous essayions en vain de la réconforter, de lui donner l'énergie nécessaire à supporter les événements qui allaient sans doute nous assaillir et que nous ne pouvions prévoir. Nous étions tout au moins fixés sur ce point : les Français n'étaient pas en ville et les Allemands s'attaquaient à une population paisible, désarmée, pillant, incendiant et tuant.

Nous nous concertions sur la conduite à tenir en cas d'alerte, lorsqu'un coup de crosse ébranla la porte. Des soldats nous ordonnaient de quitter la maison sur-le-champ, la ville, disaient-ils,

devant être bombardée. Ils se rendaient ainsi de porte en porte, porteurs de cette épouvantable nouvelle ! Il allait donc falloir tout abandonner, tout ce qui nous était cher, que peut-être nous ne reverrions jamais plus et, ruinés, courir au-devant d'un sort misérable. Devant l'avenir tragique qui nous attendait vraisemblablement, nous eussions mille fois préféré attendre la mort, stoïquement, sous notre toit. Mais l'ordre était formel. Il fallait obtempérer. Des soldats y veillaient d'ailleurs et nous fuîmes, sans pouvoir rien emporter, mes vieux parents brisés par l'émotion et la douleur ! Voyant notre indécision sur le chemin qu'il convenait de suivre, le Dr T., notre voisin, prit sur lui de nous conduire à l'ambulance de l'Institut St-Thomas, rue de Tirlemont. L'incendie consumait lentement la place du Peuple dont le terre-plein, lorsque nous y passâmes, était encombré de chaises de salons, de tables, d'objets hétéroclites. Une charrette était abandonnée, le cheval mort, en travers du pavé. Bientôt nous atteignîmes l'ambulance où nous nous imaginions être en sécurité. Nous y vîmes notamment Mme la baronne de D., sa mère, ses enfants et ses domestiques, M. V. et ses

enfants, un professeur d'université dont j'ignore le nom, une dame, un ecclésiastique, les docteurs Tits, de Coninck, Paul Debaisieux et le professeur Neerincx, qui demanda à un officier si les ambulances seraient respectées. La réponse fut qu'il était impossible de rien garantir, et qu'un obus égaré pouvait atteindre une bâtisse protégée par le drapeau de la Croix-Rouge. Nous croyions donc tous à un bombardement imminent. Les blessés, parmi lesquels l'ingénieur A., de la rue des Joyeuses-Entrées, atteint la veille, furent descendus dans les caves. Nous reçûmes l'ordre de nous remettre en route et de nous diriger vers la gare. Ainsi en décidèrent quelques soldats, agissant d'après des ordres formels, car, de tous les coins de la cité, les habitants convergèrent vers certains endroits. Les médecins et quelques messieurs restèrent toutefois à l'ambulance.

Ce furent encore des soldats qui nous indiquèrent le chemin à suivre : la rue Marie-Thérèse où quelques maisons, telle que celle de M. Martens-Delcour, achevaient de flamber. La plupart des vitres de la maison du Dr Debaisieux fils avaient été étoilées par le passage des balles.

Ceux qui ont vu la place de la Gare vous diront que c'était la désolation. Tous les immeubles étaient en ruines et fumaient encore. Nous apercevions, dans la station, des milliers de gens parqués comme du bétail. Il y avait là des personnes de tout âge, de toute condition, depuis de simples ouvriers jusqu'aux plus riches bourgeois. On m'affirme y avoir même vu la famille de M. M., secrétaire communal, poussée de force dans des vagons qui partaient pour l'Allemagne. Tous les carreaux du grand hall étaient brisés. De loin, nous distinguions distinctement des soldats qui mettaient en joue ces pauvres gens sans armes, inoffensifs et tremblants de peur.

Nous regardions, atterrés, incapables de prendre une décision, le regard perdu.

Quel chemin devions-nous prendre, arrivés à l'intersection du boulevard de Tirlemont et de la place de la Gare? Nous hésitions, lorsqu'un soldat, près de nous, fit un signe discret, un seul signe presque imperceptible. Du doigt, il nous indiquait la route à suivre : c'était le Boulevard. Je regardai un instant cet homme, notre sauveur : pas un muscle de son visage ne bougeait, mais ses yeux, ses pauvres yeux étaient d'une indicible

tristesse. Son geste, c'était le salut. Un petit geste de rien du tout et qui allait sauver toute une famille ! Je m'explique : si nous nous étions rendus à la gare, ainsi que nous en avions reçu l'ordre à notre départ de l'ambulance de la rue de Tirlemont, c'était la séparation suivant une consigne inflexible : les hommes à gauche, les femmes à droite. Nous serions-nous jamais revus ? Peut-être mon père, malgré ses soixante-dix ans, eût-il été envoyé en Allemagne, comme tant d'autres. Tous les vingt mètres, le long du Boulevard, des sentinelles étaient échelonnées, l'arme chargée dirigée vers la foule. La grande majorité se moquait et ricanait, bousculant le troupeau en marche vers des destinées lourdes de larmes. Et cependant, je remarquai la profonde tristesse que certains ne parvenaient pas à cacher. On sentait qu'ils auraient voulu venir en aide à tous ces malheureux qui avaient perdu, en une heure, le fruit d'années de labeur ! Perdu ? Pourquoi ? Et quel crime avaient-ils commis, ceux qu'on arrachait brutalement à leurs foyers, avant d'incendier ceux-ci, ceux qu'on poussait à coups de crosse parfois. Ces soldats, lorsqu'ils reviendront dans leur pays, dégageront de leurs souvenirs

des impressions qui ne seront certainement pas à l'honneur de l'Allemagne. Si ces auxiliaires de la vérité l'osent, bien entendu, parce que nous qui les avons vus, nous les sentions si humbles devant leurs supérieurs ! Mais le fait qu'un soldat nous a sauvé la vie prouve, à suffisance, que parmi ceux qui mirent, par ordre, Louvain à feu et à sang, quelques-uns eurent pitié ; ils comprenaient l'état d'âme de tant d'innocentes victimes, ils s'attristaient de leur sort ; ils désapprouvaient, dans leur âme et conscience, le meurtre inutile et l'incendie destiné à masquer le pillage.

Ceux-là seront peut-être avec nous à l'heure où la vérité sera criée à l'Allemagne entière.

Mêlés à la foule grouillante, nous montâmes le Boulevard. Il était midi. Le spectacle était triste, triste à pleurer. Des maisons flambaient encore le long de cette artère, allumées par un ordre implacable, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'un travail urgent de désinfection !

J'y ai vu des cadavres de civils exsangues parmi des flaques de sang et tout gonflés d'être restés en plein air si longtemps. Comment oublier ces visions d'horreur ? Des gens qui marchaient

à nos côtés racontaient qu'au coin de la rue Marie-Thérèse, devant un groupe de maisons en construction, sept malheureux, dont un Père-capucin, liés ensemble, furent enterrés sous la chaux-vive...

Ah ! les récits entendus au cours de cette marche forcée, et que j'ai tout lieu — sans en avoir été moi-même témoin — de croire véridiques. Ici, c'est M. de Flandre qui aurait été fusillé avec son fils ; là, l'architecte Lenertz, un Luxembourgeois, emmené tout à coup, après avoir ouvert sa porte aux Allemands qui frappaient à coups redoublés. Lorsque sa femme se rendit sur le pas de la porte, anxieuse de n'avoir pas vu revenir son mari, elle se trouva brusquement en présence d'un cadavre étendu sur le trottoir. Mais elle ne le reconnut pas : il était déjà méconnaissable ! Ce fut son frère qui l'identifia. Ceux qui n'avaient pas été massacrés étaient faits prisonniers. A preuve ce récit que m'a confié Mme H., lorsqu'elle nous rencontra quelques semaines plus tard. Elle se trouvait avec son mari à l'intérieur de sa maison, lorsqu'un violent coup de crosse secoua la porte. Son mari, sans défiance, ouvrit. Il fut arraché littéralement de chez lui. Sa femme,

atterrée, entendit crier son nom comme un appel désespéré, et ce fut tout ! Elle se réfugia dans sa cave, car déjà les soldats pénétraient dans la maison. Ils se mirent aussitôt à tout démolir : les bahuts étaient renversés, les chaises cassées, les lustres arrachés, les glaces brisées à coups de feu. Un tapage infernal ! La malheureuse ne bougea plus, vivant là des heures angoissantes. Bientôt, elle s'aperçut que sa maison était en feu, et alors passèrent des heures et des heures, un jour et toute une nuit, de terreur. Le lendemain, à moitié asphyxiée et mourante de faim, Mme H. appela désespérément au secours. Un homme qui passait vint la délivrer, mais la pauvre femme, les cils et les paupières brûlés, avait momentanément perdu la vue. Je l'ai rencontrée, comme je le disais, trois semaines plus tard, et elle commençait seulement à recouvrer l'usage de ses yeux !

Que de tortures, que de supplices ! Et partout des maisons achevaient de brûler, comme des flambeaux. Tout le côté droit du boulevard a été détruit, à l'exception d'un seul immeuble. Par contre, le côté extérieur a moins souffert.

Une constatation me surprit aussi : le bas des

portes des maisons était défoncé. Des témoins affirmaient que, le panneau inférieur soulevé, les incendiaires lançaient par cette ouverture de petits barils de matière inflammable ou des pastilles incendiaires, que nous avons eues entre les mains, et qui allaient fournir un élément précieux à l'incendie...

Enfin, nous atteignîmes la porte de Tirlemont. Il fallait obliquer à gauche. Mais l'encombrement était tel qu'on piétinait sur place. On ne voyait que des têtes, un océan de têtes. Oh ! les pauvres figures désolées, les malades poussés dans de petites voitures, les mères qui ralliaient autour d'elles des familles nombreuses, et jusqu'à un paralytique qu'on poussait, tant bien que mal, dans un fauteuil de salon !

Des deux côtés de la route, les Allemands formaient une haie ininterrompue. On aurait voulu se jeter sur eux, les mordre ou les griffer, ces féroces exécuteurs d'ordres abominables et tels qu'il faut remonter loin dans la nuit des temps pour en trouver de semblables.

A ce moment, il faisait grand vent, une pluie implacable nous fouettait. Alors le pauvre troupeau, tremblant, livide, malade et endurant mille

souffrances, se mit péniblement en marche vers Tirlemont qui nous apparaissait comme l'oasis rêvé où nous pourrions enfin respirer, loin de la cohue qui nous pressait, nous étouffait, et parfois nous soulevait littéralement comme une vague, nos pieds ne touchant plus terre !

On avançait avec peine et il fallait s'arrêter tous les dix mètres. Parfois, un Allemand nous demandait si nous n'avions pas d'armes ! La question eût été vraiment grotesque, en un moment moins douloureux. Ceux qui marchaient avec trop de difficultés étaient poussés à coups de crosses. Par contre, quelques soldats, écœurés probablement de la brutalité d'un chef, offraient à boire aux femmes et aux enfants. Ils étaient les témoins impuissants de ce douloureux exode. Ils regardaient avec une expression de désolation que je n'ai pu oublier. Mais c'était une minorité, à peine quelques-uns... Les autres exprimaient une joie féroce, comme s'ils eussent éprouvé le plus cruel plaisir à voir chasser de chez eux des vieilles femmes et des vieillards, des petits enfants et des malades ! Oh ! le saisissant, le poignant spectacle, inoubliable !

Sur les accotements de la chaussée, des

canons étaient braqués, comme si la soldatesque redoutait encore que ce troupeau pût lutter, ongles et dents, contre de rudes gaillards armés de pied en cap. Fameuse manifestation, en vérité, et bien faite pour provoquer la colère de ces vaincus, si ces vaincus avaient encore été capables d'un sursaut d'énergie, de révolte ! Mais non ! Ceux-là qui avaient tout perdu, leurs parents et leurs biens, anéantis par les multiples émotions de cette soudaine catastrophe, n'étaient plus capables de redresser la tête. C'était une capitulation tacite et unanime de toutes les énergies !

Brusquement, on entendit trois coups de canon qui semblaient avoir été tirés de la plaine des manœuvres, pour faire croire que le bombardement de la ville commençait. Sinistre plaisanterie, poudre brûlée aux moineaux.

A peine avions-nous dépassé la villa des Conifères, appartenant à M. A. Carnoy, que, d'une ferme abandonnée, des soldats nous appelèrent : « Kommen Sie mal hier : Gastfreiheit, Gastfreiheit ! » (Venez donc ici : hospitalité ! hospitalité !)

Des malheureux, croyant au salut, entrèrent sans méfiance. Mais, seuls les hommes purent

ressortir, jetés du reste à la porte, sans discussion. Les soudards gardaient les femmes... Voilà comment ils comprennent l'hospitalité !

Ce guet-apens nous avait fait hâter le pas, d'autant que les soldats criaient à tout instant : « Nach Tirlemont ! Jeder nach Tirlemont ! »

Pour la deuxième fois, la chance nous sourit. Nous n'allâmes pas plus loin ! Un chemin de traverse s'offrait à nous. De braves paysans nous aidèrent à quitter la cohue. Nous étions sauvés ! Or, comme nous résidions à Bierbeeck, quelques jours après l'exode de la ville entière, les Allemands ordonnèrent à tous les Louvanistes de regagner leurs maisons. Ordre était donné aux citadins de se rendre à la maison communale et les paysans ne pouvaient plus recevoir qui que ce soit. Terrorisés, la plupart d'entre eux fermèrent donc leurs portes aux gens sans abri ! Ce jour-là, j'appris la destruction de notre maison. Mais l'arrière-bâtiment avait échappé jusqu'ici à la fureur des incendiaires.

Quinze jours plus tard cependant, lorsque je retournai rue Léopold, cette bâtisse avait, elle aussi, été réduite en cendres ! De ceci, nous pouvons tirer, sans crainte de faire erreur, l'en-

seignement suivant : les premiers incendiaires avaient dédaigné l'arrière-logis, le croyant vide d'objets de prix. Mais après que le bâtiment principal fût devenu la proie des flammes, la curiosité incita quelques soldats à pousser leurs investigations dans la maison mystérieuse. Ils n'eurent pas grand'peine à s'assurer qu'elle était remplie d'objets de valeur.

Ces objets prirent le chemin de l'Allemagne ; le feu devait effacer les traces du pillage... N'avions-nous pas vu passer des trains chargés de matelas, de couvertures et de meubles ? Avaient-ils été achetés ceux-là ? Et où ? Question qui restera sans réponse. Mieux. Les témoins se feront connaître qui assistaient au déménagement des pianos d'un marchand de musique de la rue de la Station.

Est-il vrai aussi que les poêles de valeur de M. Alfred V., domicilié dans la même rue, aient disparu et que chacun qui passait devant la maison put s'en rendre compte, parce que l'incendie s'était tout à coup arrêté ? Parlerai-je des caves à vins ? Elles ont été toutes vidées, avec soin. Un habitant, dont je vous ai entretenu, en fut le témoin oculaire. Et n'est-ce pas

le docteur M. qui se plaignit à la Kommandatur d'un fait semblable, et auquel le commandant répondit : « Les soldats ont agi correctement, on avait tiré sur eux ! »

Lorsque la Commission d'enquête recherchera la vérité sur le sac de Louvain, par voie d'interrogatoire direct — que ce soient les délégués du gouvernement belge, des enquêteurs américains ou des ressortissants de pays neutres, — la préméditation apparaîtra, lumineuse, indiscutable. Pourtant, une enquête ne donnera de résultat que si elle est faite après le départ des Allemands. Par le fer et par le feu, ceux-ci ont semé la terreur. Nul n'osera donc parler tant qu'ils seront là, de crainte de représailles. Mais attendez le jour où les langues pourront se délier, et la lumière se fera sur le plus injuste et le plus odieux acte que des soldats, aux temps modernes, se soient jamais permis.

Jadis, Carnegie envoya aux pays balkaniques une commission d'enquête qui put articuler contre les différents peuples en lutte des faits barbares, irrécusables. Je vous le dis en vérité : c'est eau de rose à côté des massacres de Louvain. Quand la liste sera dressée de toutes les atrocités com-

mises sans motifs en Belgique, il n'y aura qu'une voix par le monde pour condamner ces actes, que certains Allemands répudient déjà. Le fait qu'un soldat nous a sauvé la vie, que d'autres donnèrent à boire aux malheureux chassés de leurs foyers, avec, dans les yeux, une tristesse si profonde, si grande, est plus qu'un indice.

Nous avons prouvé que le 24 août, certaine personne savait que des troupes allaient s'arrêter en notre ville, qui étaient composées de mauvais sujets, n'ayant pas complètement purgé les peines de prison auxquelles les tribunaux allemands les avaient condamnés.

Plus probant est ce fait-ci dont l'importance ne peut échapper. Les témoins de cette petite manifestation n'ont pas quitté Louvain ; c'est pourquoi nous n'indiquerons ni leur nom, ni leur adresse, nous réservant de les communiquer plus tard aux commissions compétentes.

Le 19 août (retenons cette date), les premiers soldats allemands pénétraient en ville. Vingt-huit d'entre eux logèrent chez notre ami, M. D. Il commençait à faire obscur, la porte de la rue était restée ouverte, des soldats étaient sous le porche. Tout à coup, une petite détonation claqua,

semblable à un coup de fusil. Un sous-officier se précipita sur notre ami, criant comme un perdu : « Man hat geschossen ! Man hat geschossen ! » Il voulait faire un exemple, disait-il, et, s'il trouvait la preuve de ce coup de feu, la ville serait incendiée le lendemain !

Il n'avait pas achevé d'exprimer sa pensée qu'un second coup partit, identique au premier. Un parent de M. D. s'approcha et, en allemand, dit au sous-officier : « Il est impossible qu'on ait tiré. Il n'y a plus d'armes en ville ; il n'y a pas d'armes chez nous. D'ailleurs, cette détonation n'est pas celle d'une arme à feu. »

Il se mit à chercher par terre et fut assez heureux de découvrir un de ces pétards dont les enfants s'amusent et qu'ils jettent parfois aux pieds des passants pour les effrayer. A Louvain, ça s'appelle « Kalotjes ». Notre ami remit la capsule au sous-officier, en lui confirmant son idée : « Ich habe es wohl gewusst ; das ist nur Spielzeug ! » — « Ja ? » fit l'Allemand qui feignait l'étonnement, mais il lui prit des mains la *preuve de la préméditation* et la glissa prestement dans sa poche.

Ceci avait lieu le 19 août — insistons — et

c'est le 25 que le sac de la ville a commencé. La seule raison qui ait pu déterminer les Allemands à reculer de quelques jours leur comédie sinistre, c'est que le gros de l'armée marchant sur Bruxelles n'était pas encore passé. Il fallait des vivres et de l'argent. C'eût été une faute d'incendier la ville avant que l'armée entière l'eut traversée.

Le même M. D., lorsqu'il entendit, le soir du 25 août, les premières détonations, ne pensa pas un instant au danger. De bonne foi, il s'imaginait que les Allemands recommençaient leur petite comédie et écrasaient des « Kalotjes » sur le pavé, afin d'avoir l'occasion, peut-être, d'exercer des sévices sur quelques personnes...

La troisième preuve, nous n'avons pas pu la vérifier. De source autorisée, nous l'avons entendu dire. A la Commission, au jour où les Allemands auront quitté Louvain, d'en faire la preuve.

Un professeur de l'Université de Louvain, sommité médicale universellement connue, aurait remarqué que les blessés allemands hospitalisés dans son service après le fameux sac de la ville, étaient atteints *dans le dos et par des balles allemandes*. L'autopsie pratiquée sur des chevaux

appartenant à l'armée allemande établit la même constatation.

Le professeur aurait prié un médecin-major d'assister à l'une des extractions de balles qu'il allait pratiquer.

L'Allemand refusa obstinément, mais afin de ne pas être convaincu de « savoir » l'horrible vérité sur la tragédie organisée dans le bureau de Manteuffel, il finit par accepter et fut témoin de l'extraction d'un projectile sur l'origine duquel toute discussion est inutile.

J'ai raconté le calvaire sans fin d'une famille louvaniste, terminé par l'effrondrement de toute une vie de labeur patient, obstiné. Cet exemple est pris entre des milliers d'autres, plus pénibles encore sans doute. Il a suffi, partiellement au moins, d'indiquer l'angoisse et les tortures de quelques-uns. Récit — je tiens à le répéter — scrupuleusement fidèle ; c'est l'expression de la vérité nue.

Voici maintenant le résumé du « journal » d'un ambulancier qui a eu la chance de retrouver, intacte, sa maison. Mais dans quel état !

Je détache les lignes intéressantes du bloc-notes :

18 août. — Départ du 1er régiment de chasseurs. A midi, alarme ; la plupart des soldats belges partent dans la direction de Tirlemont.

19. — Entrée des Allemands à 2 1/2 heures. Les derniers soldats de notre armée qui s'obstinaient à rester dans le centre de la ville ont été tués ou fait prisonniers. « Parade-Marsch », fifres, tambours, chants.

20. — Des troupes allemandes continuent de traverser la ville.

21. — A 4 heures du soir, 31 hommes, parmi lesquels plusieurs sous-officiers, s'invitent à loger. Ils nous réclament des lits. Nous leur démontrons que nous-mêmes couchons sur la paille. Ils n'insistent pas.

22. — Notre maison est énorme. Des officiers ont donc décidé d'y loger des artilleurs et de remiser dans notre cour quelques canons. Rien que cela ! Mais les arbres les gênent, ils renoncent à leur idée.

23 et 24. — On sent qu'il se prépare quelque chose. L'air a une vague odeur de poudre. Les bourgeois sont on ne peut plus calmes, mais les Allemands s'agitent beaucoup.

25. — Fusillade. Maisons en feu : caserne de la Dame-Blanche, rue du Manège, place de la Gare, rue de la Station, Bibliothèque rue de Namur. Nous nous réfugions dans nos caves, mais la fumée s'y engouffre, malgré tous nos efforts à la combattre. Nous sommes obligés de demander asile à nos voisins jusqu'au lendemain.

26. — C'est mon heure de service à l'ambulance de la rue de Namur. Je pars malgré tout. Incendies partout. Cadavres de civils et de chevaux. Impression atroce. Les soldats, comme enragés, courent de tous côtés, vocifèrent, tirent des coups de feu, sans raison. Place de l'Université, 30 Allemands avancent sur moi. Je lève les bras. Ils aperçoivent mon brassard de la Croix-Rouge et me laissent passer. A peine ai-je fait dix pas, qu'un de ces hommes me lâche deux coups de fusil dans le dos. Visait-il? Croit-il me faire peur? Arrivé à l'ambulance, on me force à m'en retourner sous le prétexte qu'il n'y a plus d'hospitalisés! Second voyage. Un soldat m'accompagne. Nous entendons quelques coups de fusil. Alors il me pousse de force dans un magasin et, à son tour, brûle sa poudre, en pure perte. C'est à croire que ces gens sont ou peureux ou fous. Je sors de la bou-

tique : plus de soldat ! La Ste-Frousse l'aura précipité dans d'autres rues... A ce moment brûlaient la Grand'Place, le Vieux-Marché, la place du Peuple, rues Léopold, de la Station, de Diest, de Bruxelles, de Paris, rue aux Tripes, place Marguerite. L'après-midi, c'est au tour du Palais de Justice. Trois fois les incendiaires y mettent le feu !

27. — Je me tiens prêt à la fuite. Toutes les maisons voisines brûlent. C'est épouvantable : la fumée nous étouffe. A 10 heures, coup de clairon. Ordre est donné à la population de quitter la ville en toute hâte. Nous nous soumettons sans réplique. Rue des Chevaliers, sept corps sont étendus, sans vie, les bras encore levés, — preuve que ces victimes ont été frappées alors qu'elles ne songeaient pas à se défendre. Sur la route de Tervueren, un curé est fusillé adossé à une charrette, en présence de quatre autres ecclésiastiques. Nous nous attendons à subir le même sort. Seuls, les prêtres sont hissés sur un camion après qu'on leur eût lié les mains derrière le dos.

28. — Restons à Tervueren dans un état d'esprit morbide.

29. — Mon père s'est quand même rendu à Louvain. En route, il a dû trinquer de force avec

des soldats ivres. Tout le monde doit aider à enterrer les morts. Les enfants de 9 à 12 ans les arrosent préalablement de créoline.

Rien de saillant le 30 août.

Le 31, à 11 heures du matin, mon père trouve sa maison intacte, mais occupée par 7 officiers et leurs 5 ordonnances. Les officiers l'invitent à prendre un verre de « son » vin, car la cave a été pillée, ainsi qu'il est de règle partout où passent les troupes allemandes. Mon père dit au plus vieil officier — c'était un hauptmann du nom de S. — ce qu'il pensait du sac odieux de cette ville paisible. Le capitaine S. — il en pourra témoigner s'il vit encore — remet à mon père la montre qu'une des ordonnances avait dérobée. A quatre heures, il lui rend les clés de la cave à vin, mais pendant son absence, les ordonnances, fieffés coquins, brisent la vitre d'une petite fenêtre et volent 250 bouteilles qu'ils distribuent à leurs camarades, dans tout le voisinage. Le hauptmann S. est furieux lorsqu'il apprend ce nouveau larcin. Il fait chercher un cadenas pour son coffre, parce que, dit-il, ses propres soldats le volent constamment ! Dans la maison, tout est sens dessus-dessous : lits démontés et transportés d'une chambre

dans une autre, vélos et phonographe au grenier. A force d'avoir dansé (?), le plancher, qui est très vieux, est défoncé en plusieurs endroits. Le sol est jonché de fleurs et d'argenterie étrangère à notre maison, le bureau rempli de seaux et de cuvettes dans lesquels on a dû faire rafraîchir les bouteilles de champagne. La salle à manger est transformée en fumoir. On y fit aussi de la musique, s'il faut en juger par la collection d'accordéons, mandolines, ocarinas qui s'y trouvait. Il y avait de la paille partout. Bref, une grange ! Pour comble, mon père ne pouvait pas dormir chez lui. Il fallait demander une autorisation expresse à la Kommandatur et, après d'interminables pourparlers, il fut conduit dans ses appartements entre deux soldats, baïonnette au canon ! Lorsque les Allemands quittèrent enfin notre logis, il fallut faire tout nettoyer et désinfecter. La dernière écurie était plus propre que nos chambres, où des reliefs de festin et des morceaux de viande pourrissaient dans tous les coins parmi des cigares à moitié fumés, des bouts de bougies, des assiettes brisées et du foin qu'ils avaient apporté de je ne sais où.

Ce qui prouve que le sac de Louvain a été la conséquence d'actes longuement réfléchis, émanés d'une même autorité, c'est qu'il a été mené suivant une ligne de conduite identique à celle qui guida les incendiaires d'Andenne — pour ne choisir qu'un exemple.

Le procédé ne varie guère. C'est à la nuit tombante que commence le sac des villes, lorsque l'obscurité, propice aux coups louches, s'alourdit.

On fusille les uns, on emmène les autres en captivité, on fait évacuer les maisons qu'on pille, puis on y met le feu.

En majorité, les habitants de Louvain ont été dirigés sur Tirlemont. D'autres empruntèrent la chaussée de Tervueren, et ceux-là suivirent le canal jusqu'à Malines, lamentables errants d'une nuit sans fin : vieilles femmes épuisées par les tortures morales et l'accablante fatigue de quatorze heures de route, enfants qui marchaient comme dans un rêve, tant le sommeil pesait lourd à leurs paupières.

Derrière eux, le cœur de Louvain flambait comme une torche énorme. Et, à chaque instant, ces êtres inoffensifs étaient menacés d'être passés par les armes. — « A genoux », disaient les com-

mandements ; puis : « Levez-vous et en marche » ; ensuite : « A plat ventre ! » Enfin, il fallait garder les bras levés. Ceux qui les abaissaient, vaincus par l'épuisement, étaient menacés de revolvers. Certains crurent devenir fous. Et leurs maisons brûlaient ; ceux qu'ils aimaient avaient été arrachés d'eux et conduits nul ne sait où ! De ce martyr interminable, Mmes O. et M. van A., chacune pour leur part, m'en ont fait l'attristant récit. Déduisons-en que la souffrance des Louvanistes aurait fait pleurer les pierres, que ni les trésors de bonté, ni les attentions réconfortantes, ni la chaude amitié n'effaceront jamais de leurs mémoires les atroces souvenirs que l'Allemand y a gravés.

Nous détacherons à présent quelques détails caractéristiques qui ont figuré au « Moniteur belge », un « chiffon de papier » aussi, sans doute ! Ils ont été recueillis par les soins de la Commission d'enquête, composée de MM. Cooreman, ministre d'Etat ; comte Goblet d'Alviella, ministre d'Etat, vice-président du Sénat ; Ryckmans, sénateur ; Strauss, échevin de la ville d'Anvers ; van Cutsem, président honoraire du tribunal de 1re instance d'Anvers ; du chevalier Ernst de Bunswyck,

chef du cabinet du ministre de la Justice, et de M. Orts, conseiller de légation de S. M. le Roi des Belges.

A Corbeek-Loo, une jeune femme, âgée de 22 ans, dont le mari se trouvait à l'armée, fut surprise le mercredi 19 août, avec divers de ses parents, par une bande de soldats allemands. Les personnes qui l'accompagnaient furent enfermées dans une maison abandonnée, tandis qu'elle-même était entraînée dans une autre habitation où elle fut successivement violée par 5 soldats.

Entrant dans Hofstade le 25 août, les soldats belges trouvèrent le cadavre d'une vieille femme qui avait été tuée à coups de baïonnette ; elle avait encore en mains l'aiguille avec laquelle elle cousait lorsqu'elle fut frappée ; une femme et son fils, âgé de 15 ou 16 ans environ, gisaient, transpercés de coups de baïonnette ; un homme avait été pendu.

A Sempst, village voisin, se trouvaient les cadavres de deux hommes partiellement carbonisés. L'un d'eux avait les jambes coupées à la hauteur des genoux ; l'autre avait les bras et les jambes coupés. Un ouvrier, dont plusieurs témoins ont vu le cadavre calciné, avait été frappé à coups

de baïonnette. Encore vivant, les Allemands l'avaient enduit de pétrole et jeté dans la maison à laquelle ils mirent le feu.

Un témoin, dont la déclaration a été reçue par M. Edward Hertslet, fils de Sir Cecil Hertslet, consul général de la Grande-Bretagne à Anvers, déclare avoir vu, non loin de Malines, le 25 août, lors de la dernière attaque des troupes belges, un vieillard attaché par les bras à une poutre du plafond de sa ferme. Le corps était complètement carbonisé ; la tête, les bras et les pieds étaient intacts. Plus loin, un enfant d'environ 15 ans était attaché les mains derrière le dos, le corps complètement lardé de coups de baïonnette. De nombreux cadavres de paysans gisaient dans des positions de pardon, les bras levés ou les mains jointes.

Entre Impde et Wolverthem, deux soldats belges blessés étaient couchés près d'une maison qui brûlait. Des Allemands ont jeté ces deux malheureux dans le brasier.

Nous avons d'autres documents, personnels, dont nous avons pu constater le bien-fondé.

Un fonctionnaire de l'administration des postes dont je ne puis citer le nom, m'affirme qu'à Hérent

260 maisons furent incendiées sous le prétexte qu'une cartouche avait été trouvée sur la chaussée de Malines. Vingt-huit personnes ont été fusillées, 270 habitants durent marcher devant les troupes allemandes jusqu'à Campenhout où ils furent dispersés et frappés à coups de crosse, avec défense formelle de jamais regagner leurs demeures, sous peine de mort. Sept personnes, parmi lesquelles mon père, précise notre correspondant, et les sieurs C. et S., respectivement âgés de 70 et de 75 ans, ne durent d'échapper à la mort qu'à l'intervention d'un major pris de pitié pour leur grand âge, qui fit abaisser les armes au peloton d'exécution, au moment précis où celui-ci allait faire feu.

Sur la chaussée de Malines, au « Windgat », un nommé P., frappé à coups de baïonnette, fut pris par les bras et les pieds et lancé, vivant, dans les flammes qui dévoraient sa maison !

Le père D., âgé de 62 ans, et son jeune fils, fumaient tranquillement sur le pas de leur porte, au « Doren », hameau de Hérent. Ils furent placés contre le mur de leur habitation et fusillés. Le motif ? Ils n'avaient pas répondu aux questions posées en allemand par un officier, parce

qu'ils ne comprenaient pas celui-ci. Un nommé Edouard R., qui avait logé et nourri 20 sous-officiers, fut prié de se rendre, sous un prétexte quelconque, dans une prairie située derrière sa ferme. Il n'y était pas d'une seconde que plusieurs balles l'atteignirent dans le dos.

Ainsi, Werchter, Winseele-Nelle, Wespelaer, Thildonck, Campenhout furent littéralement rasées, sans utilité stratégique. Et ce n'est pas tout ! D'autres faits sont sous nos yeux, d'autres preuves, d'autres documents aussi.

Le major Prang, du Landwehr-Infanterie-Regiment 53 (il fut Kommandeur de la ville), est oublieux ! Le document auquel nous voulons faire allusion concerne le pillage des maisons. En quoi nous intéresse-t-il particulièment? En ce qu'il dit ceci, en substance : « Il est défendu dorénavant de se servir des chariots de l'armée pour le transport d'objets totalement étrangers aux choses de la guerre. Un jour, ces chariots, qui accompagnent à vide notre armée, devront servir au transport du matériel de guerre. Or, ils sont actuellement encombrés d'articles les plus divers et qui n'ont aucun rapport avec les fournitures militaires ou les objets d'équipements. »

Cet ordre en dit long! Jusqu'à Louvain, où le 53me régiment est entré à 6 heures du soir le 25 août, ces chariots étaient vides. Mais trois jours après l'incendie, et indépendamment des innombrables trains de marchandises qui prirent le chemin d'Aix-la-Chapelle, ces mêmes chariots étaient remplis « d'articles les plus divers et n'ayant aucun rapport avec les objets militaires ! »

Cet ordre du jour fut adressé à tous les officiers du régiment. Il a été frappé à la machine à écrire, ainsi qu'en témoigne l'exemplaire conservé par notre ami.

Sur toutes les proclamations affichées en ville, après le sac, et dans tous les ordres distribués aux troupes, revenaient sans cesse les mots : « Unsere brave Soldaten. » Les Allemands éprouvaient la nécessité de se persuader à eux-mêmes qu'ils avaient agi correctement !

Que de récits émouvants nous aurions encore à consigner ! A Pellenberg, un jeune homme, sous les yeux de son père (le meunier de l'endroit), fut tué net. Le père, le cœur meurtri, supplia qu'on le fusillât à son tour ! Mais le vice-feld-

webel tenait à sa vengeance. Mourir frappé d'une dizaine de balles? Ce serait trop beau! Il fallait torturer moralement ce vieil homme qui sanglotait, écroulé au bord de la route.

— Eh! l'homme, dit le sous-officier, va-t'en prendre une brouette à ton moulin et reviens aussitôt.

Il fallut bien s'exécuter. Deux sentinelles, l'arme au bras, le poussaient déjà sur la route. Et le pauvre homme se traîna vers son moulin, toujours surveillé étroitement, chercha sa brouette, la poussant jusqu'à l'endroit où son fils avait été frappé.

— Tuez-moi, suppliait-il, mais tuez-moi donc!

Or, le vice-feldwebel tenait à son idée. Ordre fut donc donné au meunier de charger le corps de son fils sur la brouette et de le conduire à quelque distance de là, où l'on procéderait à l'inhumation.

Avec des sanglots qui fendaient l'âme, le vieux se mit en route, butant à chaque pas, les yeux brouillés, la démarche chancelante. Il lui fallut, sous la menace des pires supplices, procéder à toute la cérémonie, creuser la tombe, y déposer le corps de son cher enfant.

Il faut croire que ce châtiment ne suffisait pas, car, tandis qu'il était occupé à sa lugubre besogne, des soldats mirent le feu au moulin.

A Louvain, des soldats ont oublié ou perdu des papiers importants ou des carnets de notes. L'un de ces carnets, tombé entre les mains d'une personne des plus honorables, a appartenu à un soldat du 53me régiment de la landwehr. Lorsque le sac de la ville commença, méthodiquement ainsi qu'on l'a vu (les coups de sifflet prévenant les hommes qui attendaient dans les rues, l'arme au pied), la compagnie à laquelle appartenait ce soldat du 53me régiment était à peine depuis deux heures à Louvain. Nous en trouvons la preuve à la première page du carnet :

« Aug. 25. — 6 Uhr. Eingerückt in Löwe. — 8 Uhr. Die Stadt im Brand gesetzt. » Le soldat ne parle nullement de coups de fusil tirés par les habitants. Deux phrases sèches, mais dont l'importance n'échappera pas.

Nous dépasserions le but que nous nous sommes proposé si nous multipliions les exemples — mêmes irréfutables. Il y en a trop d'ailleurs, et

notre relation du sac de Louvain se garde d'être un réquisitoire.

Pourtant, il nous faut conclure. Et le bilan de la destruction systématique s'établit ainsi : 1120 maisons ont été détruites, parmi les plus importantes. Les monuments incendiés sont : la Collégiale de St-Pierre, les Halles universitaires et la riche Bibliothèque, le Théâtre, la Salle de concerts de la Table-Ronde, l'Académie des Beaux-Arts, etc. Les dégâts ont été évalués, par des gens de métier, à plus de cent millions de francs, sans compter la perte de la bibliothèque dont la valeur est inestimable. Jusqu'à ce jour, on a pu établir que cent soixante-seize hommes, femmes et enfants et treize ecclésiastiques avaient été massacrés.

De cette tragédie sans exemple, retenons :

1° La population était désarmée avant que le premier Allemand entrât en ville; il n'y a donc pas eu de francs-tireurs.

2° La préméditation allemande est nettement prouvée.

3° Le procédé se résume en ceci : affoler la population, la chasser de chez elle, piller les maisons, y mettre le feu.

4° Les soldats allemands se sont, on n'en peut douter, entretués (de là le : « Man hat geschossen ! ») La garnison d'Anvers avait repoussé les troupes allemandes jusqu'à Louvain même. Nous avons vu qu'un sous-officier de la garnison croyait de bonne foi à une attaque des Français. Un contact meurtrier, par méprise, a dû se produire entre les régiments allemands (l'autopsie des cadavres de soldats n'a-t-elle pas démontré que ceux-ci avaient été atteints par des balles allemandes ?) Ceci n'avait certainement pas été prévu, à Berlin, le jour où le sac de la ville fut décidé !

5° Le but était : terroriser Bruxelles et les autres villes du pays qui auraient pu opposer une résistance trop longue ; provoquer un mouvement du peuple belge en faveur de la paix ; semer la panique parmi les membres du gouvernement retirés à Anvers avec le roi et l'armée de campagne.

6° D'où vient, s'il n'y avait pas eu entente préalable, que les propriétés allemandes furent épargnées, notamment celles du duc d'Arenberg, membre héréditaire de la Chambre des seigneurs de Prusse ?

Surtout, ne séparons pas de cet épisode de guerre barbare, le nom de l'ordonnateur des massacres, l'officier **Manteuffel** — un nom qui fait penser au diable et porté, en effet, par un homme diabolique.

IMPRIMERIE LÉON BURKI, LAUSANNE

